



CULTURE & SAVOIRS

Pour une existence plus grande que soi

DANSE Le chorégraphe Fouad Boussof va présenter, à la Scala parisienne, *Näss*, une pièce emblématique où le martèlement sans trêve des pieds concourt avec force à tirer vers le haut des souvenirs d'enfance.

A la tête du Phare, Centre chorégraphique national (CCN) du Havre, le Franco-Marocain Fouad Boussof remet sur le métier *Näss*. Cette pièce créée en 2018 a suscité un engouement planétaire. Vue récemment au festival La Beauté du geste, au Louvre-Lens, elle arrive à la Scala Paris. *Näss*, en arabe, signifie les gens.

Originaire de Moulay Idriss, petit village perdu entre Fès et Meknès, Fouad Boussof débarque en France à l'âge de 7 ans. Son père travaille dans le bâtiment. À 14 ans, il découvre le hip-hop, qu'il danse dans le préau de l'école. En 2010, sûr d'avoir trouvé sa voie après être passé, entre autres, par le Centre national des arts du cirque (Cnac) de Châlons-en-Champagne et avoir suivi un cursus en sciences sociales à l'université de Paris XII-Créteil, il fonde la compagnie *Massala* à Vitry-sur-Seine (Val-de-Marne).

Son style est d'une danse-transe à base d'une sourde frénésie qui se coule dans les pas du hip-hop, avec des pics de tradition (héritage du village natal) oxygénés

par l'énergie vitale du soufisme, une esthétique du choc et de virtuosité urbaine. *Näss* est figuré par sept hommes. C'est la « rue arabe ». « *Chez nous, encore trop souvent, une rue d'hommes* », nous dit Fouad Boussof.

ET SOUDAIN, LE GROUPE SE SOUDE

Les silhouettes, dans la pénombre, sont soumises au rythme percussif incessant de Nass El Ghiwane, groupe contestataire des années 1970, initiateur du rap marocain, que Martin Scorsese a défini comme « *les Rolling Stones de l'Afrique* ». Chez eux, le tambour, enragé, s'insurge. Lui répond le piétinement des danseurs, dos au public, dans une aube grise. À force de marteler le sol, les silhouettes s'en éloignent, s'individualisent. L'un part à la guerre, l'autre en quête de travail... Tous s'efforcent de vivre, le corps mû par mille rouages. Chacun patrouille autour de lui-même pour donner sens à sa destinée. « *La vie ici-bas est tourmentée, (...) les hommes sont accablés par l'adversité* », dit le chant de Kalma El Ghiwane (Fouad Boussof nous l'a traduit au téléphone).

Et soudain, le groupe se soude. Les mouvements se synchronisent, un dialogue s'établit, de face, de dos, de profil. Ces sept-là, toujours martelant le sol, s'autorisent enfin à se confondre. Ils tirent sur leur tee-shirt pour le secouer, en un geste d'enfance du chorégraphe : « *On allait dans les vergers récolter les fruits dans un tissu tendu devant nous*. » Bientôt alignés, les corps rappellent la corde à linge sur les terrasses de la médina, où « *séchaient les habits des hommes* », ceux des femmes demeurant à l'abri des regards.

Chez Fouad Boussof, le corps, mû par des rythmes et des souffles en vue d'une transcendance, n'est jamais l'expression étriquée de la personne humaine. À aucun moment l'un des sept n'interrompt le mouvement continu des pieds, des bras, des épaules, car tous sont secoués du dedans. N'est-ce pas un double défi, ces gestes plusieurs, en même temps dans le même corps ? L'élévation collective est à ce prix. À chacun sa vie, dans une existence plus grande que soi. ■

MURIEL STEINMETZ

Du 23 au 28 avril à la Scala, 13, boulevard de Strasbourg, Paris 10^e.



Alignés, les corps rappellent la corde à linge sur les terrasses de la médina. CHARLOTTE AUDUREAU